Anzaindaz-Cheville-Ardon, une promenade du professeur Samuel Aubert – FAVJ du 10 août 1911 –

Anzeindaz-Cheville-Ardon.

Anzeindaz! Voilà un nom qui sonne bien vaudois. C'est d'autre part un nom très connu, car qui n'a entendu parler de la mi-été d'Anzeindaz, — comme de la mi-été de Taveyannaz — fête populaire, fête de l'alpage, qui se célèbre de temps immémorial sur ce beau paturage des Alpes vaudoises, au pied des Diablerets.

L'année dernière, à propos du projet de chemin de fer aux Diablerets, le nom du pâturage d'Anzeindaz a été prononcé à réitérées fois et i'ai pris, à cette occasion, la décision ferme d'aller lui rendro visite. Aussi tout dernièrement, quand mes instincts vagabonds ont pu prendre le dessus, j'ai acheté les cartes de la région, j'ai bouclé mon sac... et je suis parti à destination d'Anzeindaz avec le projet de descendre, du côté valaisan en passant le Col de Cheville. L'événement s'est effectué les 26-28 juillet écoulés, et de retour, la fantaisie me prend, comme d'habitude, de vous narrer ce que j'ai vu et observé et de vous communiquer les impressions recueillies dans le cours de cette triade de journées caniculaires

Débarqués à Bex, à 11 heures du matin par une température qui promet, nous prenons bientôt le chemin de fer de Gryon-Villars. Jusqu'à Gryon où nous descendons, le trajet est pittoresque et intéressant au possible; mais dans le vagon, la chaleur est si forte, qu'il est impossible d'éprouver la moindre jouissance. Gryon est toujours le même et beau village que nous vimes l'année dernière en revenant du Chamossaire et cette seconde visite confirme les impressions éprouvées à cette occasion.

Le sentier d'Anzeindaz se détache à l'extrémité du village campé contre la pente. Il monte lentement le long des prés, le long des bois tout en s'approchant de l'Avençon qui à ce moment n'est qu'un très modeste ruisseau. Il nous conduit sans peine aucune jusqu'au beau pâturage de Solalex dont l'un des chalets est habité par une colonie d'enfants en vacances. Ils sont là, je ne sais combien, toute une troupe, filles et garçons occupés les uns à jouer, les autres à faire la lessive en attendant l'heure du goûter, car sur les tables dressées devant le chalet, le couvert est mis. Les figures sont bronzées à souhait et sur toutes on lit la bienfaisante influence de l'air pur de la montagne. Heureux enfants!!

A partir de Solalex le chemin se prend à monter sérieusement la pente escarpée dominée par les escarpéments en ruine des sommets secondaires de la chaîne des Diablerets. Mais le soleil a disparu, la température devient supportable et c'est d'un pied léger que nous arrivons à Anzeindaz, point terminus de notre voyage ce jour-là. Au chalet Moreillon-Gaud, nous trouvons un accueil empressé, le gite et le couvert à des prix très raisonnables.

Le pâturage d'Anzeindaz — 1896 m. — est situé exactement au pied de la paroi sud des Diablerets. C'est un plateau irrégulier, immense, boursouflé d'éminences, où paissent pendant deux à trois mois, 350 pièces de gros bétail. Tout un village de chalets permet d'abriter cet immense troupeau.

Je me suis laissé dire que le pâturage d'Anzeindaz est le plus beau du canton. Je n'y contredirai pas. Il est, de tous côtés, délicieusement vert et produit une herbe succulente, absolument exempte de mauvaises plantes. Pas un seul de nos pâturages du Jura, même les plus réputés, n'est capable de soutenir la comparaison et je voudrais, à amodiateurs de nos montagnes, que vous puissiez le parcourir pendant une journée seulement. Vous seriez émerveillés! Et vous exprimeriez sans doute la même pensée que moi : Que n'y a-t-il possibilité d'emporter un peu de l'herbe qui se perd à Anzeindaz pour la donner aux pâturages du Jura, brûlés, rôtis par le soleil et infestés de mauvaises plantes!

La situation d'Anzeindaz est délicieuse. Au nord, les Diablerets lui font un rempart formidable. Anzeindaz est en effet dominé par la paroi sud de la chaîne, paroi croulante, grise ou noire suivant les endroits, déchiquetée par l'érosion, striée de couloirs le long desquels descendent les avalanches et les matériaux que le temps arrache sans cesse à la montagne. Vers le sud-ouest et le sud l'œil s'arrète sur la chaîne des grands rochers de l'Argentine et les sommets escarpés du cirque de Paneyrossaz. Par delà on aperçoit la cime du Grand Muveran.

Maintenant le tont forme un ensemble grandiose et merveilleux; ce pâturage si vert, si beau avec sa ceinture de montagnes est un coin de notre pays que la nature a paré de ses dons les plus magnifiques. Et c'est cette contrée que l'on a l'intention de profaner en construisant un chemin de fer de Gryon aux Diablerets! Ce serait plus qu'une profanation, ce serait un scandale, une atteinte aux droits sacrés de la Beauté.

Vous voyez Anzeindaz, la ligne livrée à l'exploitation. Point de départ de l'ascenseur pour
le sommet des Diablerets, on y aurait construit
de grands hôtels, élevé des pavillons-restaurants, créé des jardins avec pièces d'eau, cascades, tables et bancs d'agrément. On y aurait
installé la gent des garçons d'hôtel, valets de
tous genres, et par surcroit toute la clique internationale des chevaliers d'industrie. La société
élégante des deux mondes s'y donneraient rendez-vous: souliers jaunes et jupes entravées
prendraient le thé sous des tentes chies et des
parfums violents empoisonneraient l'air.

Non! Une telle profanation, dont le but serait uniquement de procurer des dividendes à ses promoteurs, ne doit pas se faire. Nous tous, épris du sol national et de ses beautés, avons le droit de protester et de travailler à l'avortement d'une œuvre néfaste et destructrice.

Le lendemain — 27 juillet — le temps est de nouveau radieux. Un court mais violent orage nocturne a épuré et rafracchi l'atmosphère. Nous partons de très bonne heure dans les environs d'Anzeindaz. La tour d'Anzeindaz est notre objectif. C'est un sommet gazonné, escarpé au sud que l'on gravit très facilement et d'où l'on jouit d'une vue étendue et rapprochée sur le cirque de montagnes environnant. Les Diablerets, surtout, se dessinent admirablement contre l'azur du ciel. L'ourlet de neige de l'arète et le relief des escarpements, éclairés par le soleil matinal forment un tableau magique.

A travers des pâturages, puis des pierriers morainiques, nous dirigeons ensuite nos pas vers le glacier de Paneyrossaz. C'est un glacier de cirque, dominé par une ceinture de hautes sommités très escarpées, dont les plus connues sont la Pierre Cabotz et la Tête à Pierre Grept. L'eau de fusion du glacier se perd entièrement dans la moraine terminale. Le site est grandiose et d'une sauvage beauté.

A dix heures nous sommes de retour aux chalets d'Anzeindaz et prenons sans tarder le chemin du Col de Cheville, éloigné d'une demiheure seulement.

Une vue splendide sur les Alpes pennines nous y attend. Le Weisshorn, le Rothorn, le Cervin et surtout la Dent-Blanche, pyramide formidable, constituent à l'horizon une couronne étincelante de neige et de glaces. Pas un nuage au ciel, rien que du bleu, du soleil et des montagnes. Au premier plan, le regard plonge très bas vers les profondeurs du lac de Derborence invisible encore. N'était la chaleur torride qui se fait sentir, nous aurions pu rester là des heures à contempler, sans mot dire, le panorama grandiose qui de tous les côtés nous entoure.

Le versant sud des chaînes alpines est partout plus rapide que le versant nord. De même qu'au Sanetsch, nous nous en apercevons aussitôt. Jusqu'aux chalets de Cheville et ensuite jusqu'au lac de Derborence, c'est une plongée formidable et au grand soleil.

Le lac de Derborence! Il vaut la peine de s'y arrêter au sens propre comme au sens figuré. C'est un petit lac aux eaux vertes situé au fond d'un cirque imposant et entouré de trois côtés d'une vieille et magnifique forêt dont il est sérieusement question de faire une réserve nationale et intangible.

Le lac de Derborence est le plus jeune des lacs suisses. En 1714 et 1749 deux éboulements se détachèrent de la paroi sud des Diablerets et ensevelirent sous leurs débris des chalets et des pâturages fertiles, C'est, du second que date la formation du lac de Derborence. En effet, le torrent de la vallée, la Lizerne, fut obstrué dens son cours par les blocs de toutes grosseurs descendus de la montagne, refoulée en arrière et dès lors forma un petit lac dont le niveau est très variable. Aux abords du lac et bien en aval encore, les débris de l'éboulement constituent un vrai chaos. De tous côtés, on n'aperçoit qu'un amoncellement gigantesque de blocs, échafaudés les uns sur les autres et au travers desquels la Lizerne a fini par se frayer un lit. Une maigre végétation herbacée, dominée par des pins. sapins et mélèzes, a pris lentement possession du sol. Ses progrès sont modestes, mais ils ne sont pas moins réels. Progressivement elle recouvre les interstices, recouvre les blocs et dans quelques centaines d'années surement, l'éboulement aura disparu sous son tapis vainqueur. Ainsi fait la nature, elle sème des ruines, mais aidée par le temps et par sa toute-puissance de vie, elle répare.

A propos du 1" éboulement des Diablerets, Ph. Bridel et L' Vuilliemin (Livre de lecture par Renz) racontent le fait suivant:

Parmi les patres qui disparurent était un valaisan du village d'Aven. On avait fondé un service pour le repos de son ame, quand, trois mois après la chute des Diablerets, il reparait pale, défait, les cheveux hérissés, semblable à un spectre plutôt qu'à un homme. Tout le village courut au curé pour faire exorciser le revenant. L'infortuné ne réussit pas sans peine à persuader ses concitoyens qu'il vivait encore. Il était, lors de la catastrophe, occupé à la prière dans une case sur laquelle avait passé l'éboulement. Dès lors, il avait travaillé sans relâche à se faire une issue. Quelques fromages avaient été sa nourriture, un filet d'eau sa boisson.

A partir de Derborence, la vallée de la Lizerne qui débouche sur Ardon se creuse de plus en plus. Elle se transforme graduellement en une crevasse immense, aux flancs bordés de hautes parois rocheuses, au fond de laquelle bondit le torrent. Le chemin qui conduit à Ardon serpente le long dufianc droit, contourne les ravins d'érosion, traverse de belles forêts où les hêtres, les sapins, les mélèzes et d'autres essences encore vivent côte à côte. Mais tout est sec, d'une sécheresse à s'enflammer spontanément. Les torrents sont réduits à rien et les quelques prés que nous traversons sont si brûlés par le soleil que les paysans se contentent de faucher l'herbe légère et de la rentrer sans autre. C'est que dans ce Valais, il n'a pas plu depuis un mois.

L'horizon de la descente est restreint; mais il nous réserve une surprise: c'est par dessus les hauteurs des Mayens de Sion et de Nendaz, le sommet de la Dent-Blanche qui apparaît. Il est là seul, dressant fièrement sa tête blanche au-dessus des sapins couronnant les premiers monts. Sans rien perdre de sa netteté, la blanche apparition se rapetisse et bientôt disparaît. C'est que nous descendons.

Plus bas une sucprise nous attend: un nouveau tableau monte en scènc. En effet, droit audessus d'Ardon, une longue échappée sur la Vallée du Rhône s'ouvre devant nous : le Mont Orges, le rocher de Valère surgissent de l'uniformité du thalweg. Mais ce n'est là qu'un premier plan, le vrai décor, le tableau dans toute sa splendeur nous est donné par la chaine dominant le flanc gauche de la vallée de Lötsch débouchant sur Gampel. Une cime de première grandeur, rosée par les rayons du soleil couchant trône en maitre au-dessus de la chaine: c'est le Bietschorn, pyramide rappelant la Dent Blanche par sa massivité, et bien connu des grimpeurs de première classe. Devant ce tableau aussi, nous voudrions demeurer longtemps, imprégner nos yeux de la radieuse beauté qui en émane.... mais, c'est toujours comme cela, le temps presse, il faut poursuivre.

Le chemin d'Ardon est bien beau, mais le dernier bout est horrible, du moins dans cette saison caniculaire. Le village est dominé par une haute paroi de rochers calcaires, exposés aux rayons du soleil toute la journée. Le sentier qui la franchit, est taillé dans le rocher, pavé de grosses dailes par-ci, encombré de 15 cm. de poussière par-là et il y fait une chaleur, oh! mais une chaleur dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. Et à mesure que l'on descend, la fournaise devient plus ardente, les roches sont chaudes au toucher, quand même il est bientôt nuit. Sur les étroites corniches gazonnées qui interrompent le rocher, la végétation est couleur de feu; les feuilles des buissons pendent

inertes, flétries, jaunies aux branches! C'est la désolation!

Et pourtant à 50 m. plus bas, dans le thaiweg des prairies verdoient, des moissons murissent et des vignes sont chargées de raisins. L'à, l'irrigation a produit ses salutaires effets. Ainsi en est-il de ce Valais : pays découlant de lait et de miel partout où l'on arrose, désert là où la nature est livrée à elle-même!

Tout de même, nous y voilà à cet Ardon! Poison de village, aurait dit le commissaire Potterat, du haut des rochers! Avaler une chope, faire le brin de toilette, réclamé par l'hygiène la plus élémentaire et nous mettre à table tout cela fut lestement expédié! Aussi, une fois remis en équilibre, les papillons noirs s'envolent comme par enchantement, les souvenirs de la fournaise s'évanouissent.... et la traversée du Pas de Cheville est déclarée une course fort belle et intéressante.

Ainsi faut-il être, quand on veut voyager: n'avoir de mémoire que pour les beaux moments et les impressions agréables. S. A.